

Désir d'été à Poitiers

Par **Jabbar Yassin Hussin**

Peintures **Monique Tello**



Je ne cesse de pleuvoir depuis des mois. La mer absorbe la terre gonflée comme une éponge, et devient compacte. Seul le mouvement des vagues rappelle ce qu'elle était un jour. Des rêves nostalgiques de l'hiver, nés au coin du feu, persiste un désir d'été qui ne vient pas.

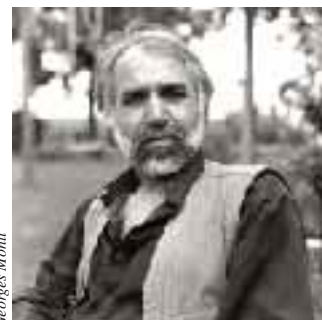
Je partis alors à Poitiers à la recherche d'une image ancienne, d'un été que j'avais vécu là-bas. Je savais que l'idée était incongrue. Voyager sous un ciel pluvieux vers une ville éloignée de la mer, pouvait me faire goûter

une cruelle amertume. Mais j'allais chercher avant tout une image vue il y a vingt-cinq ans, une image qui m'emmenait au loin, vers ces étés que j'avais connus au commencement. Nous étions à la mi-mai, les œillets de poète et les lys blancs comme le cœur du soleil n'étaient pas encore éclos. Le ciel était gris et crachait des poussières de plomb visqueuses. Que sont devenus nos anciens rêves à fière allure qui regardaient le soleil en face ? Et l'innocence qui nous guidait sur les chemins d'été dans cette ville,

la nuit comme le jour ? C'était avant que les guerres ne viennent, toutes les guerres de notre génération, celles vues sur les écrans et à la une des journaux du siècle de la libération. Je songeais, et le train m'emmenait sur des rails qui traversaient des étendues d'eau sur lesquelles semblaient flotter les arbres.

A mon arrivée, le miracle venait d'avoir lieu depuis quelques minutes, comme il avait déjà eu lieu dans un temps bien éloigné. Les instants lumineux n'arrivent que par miracle. Le soleil réapparut enfin et ce qui m'entourait s'éclaira, illuminant aussi la bannière dorée de la liberté du temps passé, dont il ne restait plus que l'ombre. Je n'avais pas manqué mon rendez-vous avec l'été. J'allais vers ces chemins que je connaissais bien, grimant des escaliers qui me conduisirent vers ces mêmes rues étroites où j'avais souvent imaginé calèches et cavaliers. Cette ville m'avait toujours inspiré un lieu ancien de l'enfance, ou même antérieur à l'enfance. La vie n'est qu'une suite de répétitions dans l'imaginaire d'un seul être qui est l'Histoire.

Je me retrouvais enfin dans ce lieu ancien, familier, là où j'avais fait ma place, contemplant la ville, la rivière qui me ramenait vers les plus lointaines années. Je n'ai jamais connu le nom de cette place, jamais je n'avais eu la curiosité de le savoir. C'était ma place, je la connaissais, et ma mémoire n'avait pas besoin de sens ni de son pour la nommer. C'était elle. De là, comme il y avait un quart de siècle, je regardais la ville ; les toits des maisons n'avaient pas changé, maison par maison je les retrouvais. Les arbres qui avaient grandi, je les connaissais tous. C'était impossible, mais la vie n'est qu'exagération. Certes, beaucoup de choses avaient dû changer dans cette ville : des bâtisses effondrées remplacées par d'autres, de nouvelles rues, un réseau différent... Mais la ligne harmonieuse des peupliers d'Italie sur la rive droite était la même. Seules les cimes s'étaient un peu



Georges Monti

Jabbar Yassin Hussin,
né à Bagdad en 1954,
vit en France depuis 1981,
notamment à Poitiers
et La Rochelle.
Livre récent : *Le Lecteur de
Bagdad, Atelier du Gué, 2000.*

plus rapprochées du ciel. De l'autre côté les magnolias déployaient leurs branches hiver comme été sur les berges, près d'une véranda verte. Au loin, dans les cours des maisons du centre, le ventre gonflé de la ville, se dispersaient les cèdres, que j'avais comptés un jour. Le tamaris aux cheveux roses était devenu un arbre adulte, visible de loin : bien du temps s'était écoulé depuis que je l'avais vu la première fois. De ma place, j'imaginai l'arbre à kiwis, je l'avais découvert dans le jardin de Georges, grimant au mur face au soleil l'après-midi. Je songeais au caféier du jardin de la chanteuse d'opéra, l'arbre unique dans la ville, comme elle me l'avait annoncé. L'arbre solitaire qui pousse lentement, au rythme de la nostalgie, sur la transparence de la maison en verre. Le paysage était le même, comme moi j'étais alors le même dans cette après-midi du premier jour de l'été. Mais les autres ? Leurs traits avaient dû changer. Je savais pourquoi je voulais éviter leur rencontre. J'avais peur de découvrir mon visage sur le leur et d'y voir la définition du temps.